

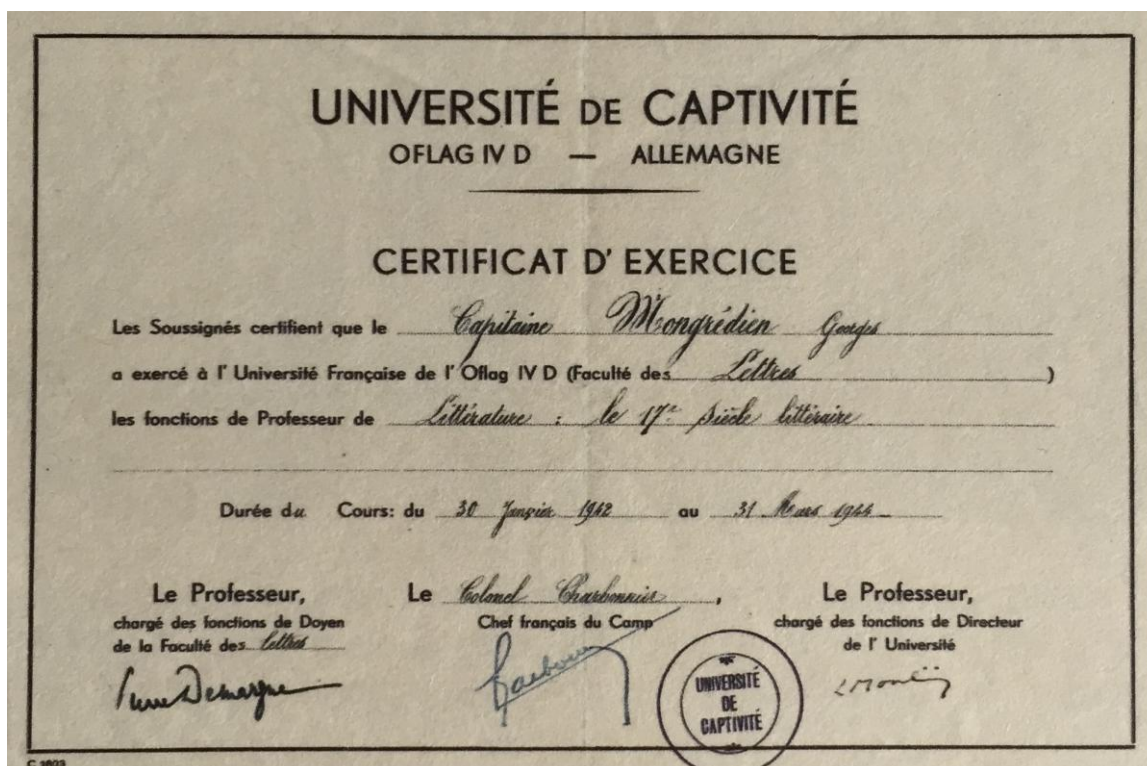
Journées d'étude organisées par Brigitte Gaiti et Nicolas Mariot (CESSP, Centre Européen de Sociologie et de Science politique, CNRS / Paris 1 / EHESS, UMR 8209).

Intellectuels empêchés

Lieux :

7 octobre 2015 – Maison des Mines, 270 rue Saint-Jacques, salle G (matinée) et Sorbonne, 54 rue Saint-Jacques (ou 1 rue V. Cousin), esc G, 3^e éta, salle J 636 (après-midi)

8 et 9 octobre 2015 – EHESS, 190-198 ave. de France, 13 arrondissement, salle des commissions A et B (niveau R -1)



Journal de captivité, 15/7/1941, in *Archives d'une captivité, 1939-1945. L'évasion littéraire du capitaine Mongrédien*, Textuel, 2010, p. 16.

Journée 1 (mercredi 7 octobre). Intellectualité et enfermement contraint

9h00-12h00 : Résister en intellectuel

Maison des Mines, 270 rue Saint-Jacques, salle G

9 heures : accueil

9h10 : Présentation des journées (Brigitte Gaïti et Nicolas Mariot)

9h30 : **Laurent Douzou (IEP Lyon)** : *Résistance et empêchement ?*

9h50 : **Gisèle Sapiro (EHESS)** : *Résister par la littérature*

10h10 : **Laurent Jeanpierre (Univ. Paris 8)** : *Écrire parmi « la soldatesque » pendant la « drôle de guerre » : le cas de Jean Malaquais*

10h30 : **Frédéric Lebaron (UVSQ)** : *Sartre dans la drôle de guerre*

10h50 : pause

11h-12h : *Discussion générale*

12 h – 14 h : déjeuner

14h-17h00 : Comment rester intellectuel ?

Sorbonne, entrée 54 rue Saint-Jacques ou 1 rue V. Cousin, 3^e étage esc G, salle J 636

14h : **Judith Lyon-Caen (EHESS)** : *Condamnation à mort, clandestinité, exil : la « vie interdite » de Michel Borwicz*

14h20 : **Frédérique Matonti (Univ. Paris 1)** : *Femmes, intellectuelles et déportées*

14h40 : **David Rotman (Univ. Paris Ouest)** : *Le devenir d'un habitus universitaire dans l'exil : le cas de Norbert Elias à l'île de Man*

15h : **Olivier Marichalar (ENS)** : *« Jeune intellectuel » ou « paysan d'un type nouveau » ? Identité assignée, transformation sociale et hystérèse dans le cadre du mouvement d'envoi à la campagne (Chine, 1968-1980)*

15h20 : pause

15h30 : Discussion-bilan de la journée par **Patrick Boucheron (Collège de France)**

16h-17h : *Discussion générale*

Journée 2 (jeudi 8 octobre). Déplacements volontaires et travail intellectuel

9 h30-12 h30 : Intellectuels en politique

9 h 30 : Mise en perspective de la journée (B. Gaïti et N. Mariot)

9h50 : **Sophie Coeuré (Univ. Paris-Diderot)** : *Le double exil de Pierre Pascal en URSS, s'opposer par le retrait intellectuel*

10h10 : **Bernard Pudal (Univ. Paris Ouest)** : *Le devoir être intellectuel des militants communiste et ses obstacles*

10h30 : **Annie Collovald (Univ. Nantes)** : *Quand la réussite condamne : le cas de Georges Pompidou.*

10h50 : **Christian Topalov (EHESS)** : *Loin des bibliothèques : Maurice Halbwachs en voyage*

11h10 : pause

11h30-12h30 : *Discussion générale*

12h30 – 14h30 : déjeuner

14h30-17h30 : Intellectuels entre deux mondes

14h30 : **Xavier Vigna (Univ. Dijon)** : *Expériences lettrées du travail, de la vie et du militantisme ouvriers en France au 20^e siècle*

14h50 : **Nicolas Hatzfeld (Univ. Evry)** : *L'établissement en usine, un témoignage*

15h10 : **Marie du Boucher (EHESS)** : *Les stages ouvriers dans les Grandes écoles : un dépaysement temporaire*

15h30 : **Patrick Bruneteaux (CNRS)** : *Les intellectuels par le bas. Comparaison entre un intellectuel prolétaire et un intellectuel sous-prolétaire*

15h50 : **Yann Potin (Archives nationales)** : *Tentation monastique et mise en ménage des intellectuels : les cas Renan, Burnouf-Delisle et Le Bras*

16h20 : pause

16h30 : *Discussion-bilan de la journée par Frédéric Sawicki (Univ. Paris 1)*

17h - 18h00 : *Discussion générale*

Journée 3 (vendredi 9 octobre). Institutions fermées et fabrique d'habitus intellectuels

9h30-12 h30 : Formations intellectuelles en espaces confinés

9h30 : Mise en perspective de la journée (Brigitte Gaïti et Nicolas Mariot)

10h10 : **Yann Raison du Cleuziou (Univ. Bordeaux)** : *Le Studium dominicain du Saulchoir : un dispositif de vérité qui s'épuise (années 1950-1960)*

10h30 : **Tiphaine Samoyault (Univ. Sorbonne Nouvelle)** : *Roland Barthes. Du fichier au fichier journal*

10h50 : **Muriel Darmon (CNRS)** : *Les empêchés de l'intérieur. Perception sociale des pertes et travail de recouvrement des dispositions dans le cas de patients atteints d'AVC*

11h10 : pause

11h30-12h30 : *Discussion générale*

12h30 – 14h30 : déjeuner

14h30-17h30 : Lieux et moments des apprentissages : entraves et émancipation

14h30 : **Boris Goble (ENS Lyon)** : *Le voyage en cargo d'un normalien aspirant écrivain (1967-1968)*

14h50 : **François Buton (CNRS)** : *Jeunes historiens en guerre d'Algérie : Paul-Albert Février et Antoine Prost (1959-1960)*

15h10 : **Thomas Bénatouïl (Univ. Lille 3)** : *L'invention antique de l'intellectuel non-empêché*

15h30 : pause

15h45 : *Discussion-bilan de la journée par Wilfried Lignier (CNRS)*

16h15-17h30 : *Discussion générale*

Présentation des journées

Réciter dans sa tête les poèmes de son enfance pendant des moments de travail forcé, se remémorer d'anciennes lectures dans une cellule, écrire et jouer une pièce de théâtre dans un camp d'internement, fabriquer un instrument de musique de fortune ou avancer (voire terminer) sa thèse dans les tranchées de 14-18. On pourrait étendre la liste à loisir : les exemples sont légions (et souvent célèbres) d'intellectuels éloignés ou déplacés (géographiquement et socialement), internés ou déportés, qui ont raconté combien leurs pratiques ordinaires de l'esprit les avaient aidés à tenir dans des conditions extrêmes, sinon à se sauver. Qu'il s'agisse de soldats mobilisés dans les tranchées, de militants emprisonnés, d'intellectuels déplacés aux champs, d'artistes, de scientifiques ou de lettrés déportés, la plupart d'entre eux ont énoncé leurs efforts pour préserver une identité intellectuelle mise à mal par les conditions de vie qui leur étaient imposées. Ils ont exprimé leur volonté de rester eux-mêmes en continuant à lire, écrire, penser, y compris dans les conditions les plus dures et « contre » les autres dont ils regrettent la gênante présence. Ils ont dit combien l'enfermement a pu constituer un moment de retour à la surface, souvent sous la forme du par cœur, des fondements lettrés de leur éducation : poèmes, prose, professeurs, livres.

Ces écrits de guerre ou des camps, ces récits de captivité, ces journaux d'enquête en terres lointaines, rédigés après coup ou dans le temps même de l'empêchement, ont été progressivement constitués sinon en œuvres d'art, au moins en des sortes de « monuments d'humanité », en ce sens qu'ils témoignent de la préservation, jusque dans des lieux les plus improbables, des ressorts de l'esprit face à la barbarie. Le plus souvent, ces textes, dessins, peintures ou pièces ont fait et font encore l'objet d'analyses internes : ils sont des traces portant témoignage, souvent magnifié par l'art, des expériences vécues. Ils deviennent source pour parler de l'enfermement, de l'internement, du déplacement social et des moyens de résister voire de survivre à semblables mises en cause de soi.

Dans ce projet, on voudrait déplacer le regard porté sur ce corpus. C'est moins le « contenu » même des œuvres qui nous intéresse que ce que leurs conditions de réalisation révèlent des habitudes et réflexes intellectuels de leurs auteurs. Qu'est-ce que le déplacement social, qu'il soit volontaire – partir enquêter en terres exotiques – ou forcé – comme dans le cas d'emprisonnement ou d'internement –, fait au travail intellectuel ? Il faut ici entendre le déplacement social comme une situation où le changement de milieu de l'individu impose une restriction, matérielle et morale, des possibilités habituelles d'exercice de son intellectuel. Car l'enfermement n'est pas seul en cause : la retraite monacale, la fuite dans le désert, la fabrique d'une tour d'ivoire sont, au contraire, des dispositifs de repli sur soi conçus pour favoriser le travail de l'esprit. Ce qui les distingue tient au fait qu'ils visent précisément à faciliter l'activité spirituelle en organisant et en systématisant les qualités qui lui seraient propices : le silence, le calme, le temps dégagé des contraintes matérielles, voire le dépouillement et l'austérité supposés faciliter la concentration. Il faudra donc penser ensemble, comme les deux faces de la même pièce, retraite intérieure et empêchement extérieur : la constitution d'un petit « penser » intime (le mot est de Teilhard de Chardin pour évoquer sa

situation aux tranchées), parfois tout idéal ou mémoriel, est le moyen de faire face tant aux éventuelles privations matérielles imposées par les gardiens (travaux forcés, interdiction quelquefois complète d'écrire, de lire, etc.) qu'à l'envahissante promiscuité des autres (enquêtés, internés, compagnons d'infortune).

Il s'agira donc d'analyser les ressorts de l'intellectualité – entendue ici au sens de pensée spéculative, travail réflexif de soi à soi –, à partir de moments ou de situations où elle est entravée, empêchée. On adopte ici le postulat classique suivant lequel on ne voit jamais mieux les conditions de possibilité d'une pratique que quand celle-ci est mise à mal, ne peut s'exercer librement, en toute « naturalité », comme une évidence indiscutée. Autre façon de soulever le même problème : il s'agit de considérer les moments de restriction des habitudes intellectuelles comme des situations de régression vers les habitus « lettrés », autrement dit des situations où ceux-ci se dévoileraient dans leurs modalités les plus élémentaires parce que renvoyant aux formes mêmes par lesquelles ils ont été appris et, au sens fort et concret du terme, intériorisés. L'idée ici revient à tenter de mettre au jour les fondements sociaux de l'intellectualisme. En quoi les moments les plus contraints sont-ils des situations particulièrement appropriées pour observer les sédiments d'une formation lettrée ? Pourquoi, même dans les conditions les plus difficiles, certains individus semblent ne pouvoir s'empêcher de s'interroger, de dissenter, de discourir, de faire la leçon, pour eux-mêmes ou aux autres ? Pourquoi, même quand on les prive de cette possibilité, certaines personnes persistent-elles à tenter de dire comment le monde doit aller ?

De ce point de vue, les activités de l'esprit seront ici saisies en tant qu'elles sont des exercices de classe dont les enjeux, en termes de reconquête de soi notamment, sont indissociablement littéraires (ou plus largement intellectuels) et sociaux : pour soi et « ceux de son espèce » et contre les autres, ceux dont ils stigmatisent au moins l'envahissante présence, sinon la médiocrité spirituelle. Dans cet objectif, on s'efforcera, aussi systématiquement qu'il est possible, de comparer des trajectoires d'empêchement sous l'angle de l'origine sociale des individus, de leur formation scolaire, enfin du type d'activités professionnelles qu'ils exercent. Est-ce que les restrictions des activités intellectuelles atteignent différemment, et si oui en quoi, un écrivain transfuge de classe et un homme de lettres issu de la bourgeoisie lettrée parisienne, un ingénieur et un professeur d'université, un cadre d'entreprise et un avocat pénaliste ? Quelle place conférer, dans un tel format, à celles et ceux – ouvriers, paysans, individus issus de milieux d'où la culture lettrée est absente ou résiduelle –, dont on considère par principe que ces empêchements intellectuels ne les concernent pas ou moins nettement ? Autant de questions qu'il faudra évidemment historiciser tant les formations scolaires et la structure des fractions dominantes de la société ont évolué au long du XX^e siècle.

Ce cadre général doit d'abord permettre de questionner la matérialité des activités intellectuelles. Que se passe-t-il quand on ne dispose plus des outils pour écrire, lire voire réfléchir : des livres, du papier, mais aussi un bureau ou une « chambre à soi » (Virginia Woolf, *A room of one's own*), ou au moins du temps et du calme ? Pourquoi réfléchit-on en silence ? Est-ce une norme technique ou une norme

sociale (bourgeoise) ? Quel statut conférer à la mémoire, au « par cœur », comme modalité d'apprentissage mais aussi comme ressource distinctive (savoir réciter des morceaux de culture générale) ? Qu'en est-il du style d'écriture comme manifestation d'appartenance sociale ? Faut-il ici distinguer plus clairement entre travail intellectuel et souvenirs d'un esthétisme bourgeois ? Peut-on relier intellectualité, discours sur le monde et appétence pour les « biens sans maître » ? Ensuite, la perspective retenue invite à interroger, en creux, par dévoilement, les formes et les modalités ordinaires de l'apprentissage des pratiques intellectuelles, « quand tout allait bien ». Enfin, le cadre d'étude choisi doit conduire à questionner la manière dont l'enferment ou /et la promiscuité ou/et le déplacement social (toutes choses pouvant se cumuler) transforment, modifient, ou accentuent les rapports des individus à leur identité, à ce qu'ils sont intimement.

Trois types de terrains et d'éclairages possibles du problème ont été retenus. Les deux premiers visent à bien distinguer, au moins analytiquement et pour des raisons éthiques évidentes, déplacements volontaires et déplacements forcés. Et ce même si on peut faire l'hypothèse qu'au final, le caractère choisi ou subi du déplacement ne change pas grand-chose à la question de la condition intellectuelle dans ses moments d'empêchement. Le troisième axe déplace l'analyse en s'intéressant, comme indiqué plus haut, aux modalités de constitutions d'habitus intellectuels dans des institutions fermées sinon coercitives.